

# LA TERRIBLE HISTOIRE DE M. ALACAZAR

FLORIE MALNATI



Florie Malnati

La terrible histoire de  
M. Alacazar

© Florie Malnati, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3558-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Introduction

Il avait de grandes oreilles tordues, un nez crochu et un œil qui disait légèrement merde à l'autre. Rien chez lui n'était beau. Il était grand et gros et ne savait pas quoi faire de ses longs bras maladroits. Il se tenait légèrement bossu et perdait ses cheveux. Franchement, on peut le dire, il n'avait rien pour lui !

Il lui manquait une dent, ce qui le faisait parler bizarrement.

Il n'était pas bien futé. Pas franchement con mais pas une flèche non plus. Décidément, Monsieur Alacazar n'avait rien pour lui !

Et pour ajouter à son malheur, il n'avait qu'une couille et elle était noire !

Il lui semblait toujours qu'il avait la goutte au nez, alors il reniflait sans cesse. Ce qui n'arrangeait en rien son allure. Il marchait d'un pas lourd et lent et avait l'air de porter toute la misère du monde. En même temps, avec un physique aussi ingrat, il en portait un sacré paquet ! Il avait trente ans mais en paraissait déjà cinquante avec son visage sombre et son regard triste et esseulé. Pauvre Monsieur Alacazar ! Il n'avait manifestement rien pour lui !

Sa tête était trop grosse pour son buste, et ses pieds, trop petits pour ses jambes. À cause de son ventre bedonnant, il penchait légèrement en avant. Sans parents, ni amis, ni petite amie, il se sentait décidément bien seul. Et plus le temps passait, plus il s'enfermait dans sa solitude. Il faisait de moins en moins d'efforts concernant son apparence. En effet, outre son physique déplaisant, il manquait cruellement de goût en ce qui concerne son accoutrement. Assurément, il n'avait rien pour lui !

Et pourtant, ce drôle de personnage possédait quelque chose que personne d'autre n'avait...

# Chapitre 1

Tous les matins, c'était le même rituel. La même rengaine. À 6h44, son réveil sonnait. 44, pas 45. (Monsieur Alacazar ne supportait pas les nombres impairs. ) Puis à 6h46, il se rendait à la salle de bain, lavait ce corps disgracieux, brossait ses dents mal alignées et coiffait les quatre cheveux qui traînaient sur sa tête. Ensuite, venait le tour du petit déjeuner. Une demi-baguette de pain bien beurré pour entretenir son ventre bedonnant. Avec de la confiture et un café. Un petit-déjeuner très franchouillard pour un monsieur ordinaire.

À 7h36, il était prêt pour le travail. Son bus passait tous les jours à 7h42 devant chez lui. Quatorze minutes de trajet monotone qui le menaient à la porte de l'usine. Il descendait ensuite en traînant les pieds, le regard fixé au sol. Arrivé devant l'entrée, il levait la tête, soupirait et pénétrait dans cet enfer noirâtre à la chaleur étouffante peuplé d'automates écervelés. Il avait toujours l'impression d'assister à un ballet de marionnettes s'articulant au rythme des machines. Chacun courbé à son poste, le regard vide. Toujours les mêmes gestes, les mêmes pièces, les mêmes outils. Toujours la même histoire.

Une histoire sans fin.

Mais ce matin là, il décida de ne pas se lever. À 6h44, le réveil sonna mais ce bon vieux bougre ne bougea pas. Que diable lui avait-il pris ?

Personne ne le sait. Pas même moi. Après tout, je ne fais que raconter la triste histoire de ce pauvre Monsieur Alacazar. Toujours est-il qu'il décida de ne pas aller travailler. À 8h02, le téléphone sonna. Le répondeur enregistra le message :

« Bon sang, qu'est-ce que vous foutez ? J'ai pas de temps à perdre avec des feignasses qui s'absentent sans prévenir. Vous êtes viré ! »

En entendant le message, le bon gros fainéant sourit, et se retourna sur son matelas. Après quelques temps, son ventre se mit à grogner et il fallut bien qu'il

se sorte du lit.

Engaillardi par un petit déjeuner copieux, il se dirigea d'un pas lourd jusqu'à la salle de bain. Il aperçut sa tête de déterré dans le miroir et se mit à rire. L'eau coulait noire au robinet. Monsieur Alacazar se rinça le visage et se mit en route.

Pour aller où ? Lui-même n'en savait rien. Il erra pendant des heures jusqu'à la lisière du bois. Il faisait sombre et il pleuvait. Ses bottes s'enfonçaient dans la boue qui s'accumulait sous ses semelles et alourdissait son pas.

Il avançait tête baissée, croulant sous le poids de ... de quoi ? D'un fardeau. Oui, c'est comme ça qu'on pourrait le décrire : il portait un fardeau. Un lourd secret. Si secret que lui-même ignorait de quoi il s'agissait. Il suffit d'imaginer Atlas, courbé, portant la voûte céleste pour l'éternité, et on a à peu près la scène.

Quelque chose ne tournait pas rond. Il se sentait observé. Il regarda sa montre. 17h32. Bon sang ! Combien de temps avait-il marché ? Il regarda furtivement à droite et à gauche et s'engouffra dans la forêt. L'atmosphère était pesante. L'hiver perdurait. La nuit commençait à tomber. La pluie ruisselait sur son crâne dénudé et coulait le long de son front pour finir pendue à son gros nez déjà morveux.

Il ne regardait pas où il allait. Il n'en avait pas besoin. Il ne voyait pas avec ses yeux, mais avec son esprit. Il était guidé. Tous ses autres sens étaient en éveil. À ce moment là, il n'était qu'un être de sensations. Sa peau se resserrait en grumeaux et des spasmes parcouraient son corps sous l'effet du froid. Il entendait les brindilles mortes se briser une à une sous ses pas. Son manteau dégageait une odeur de mal séché et il sentait un goût métallique dans sa bouche.

Plus il s'enfonçait dans les bois, plus les arbres semblaient hauts et nombreux. Le chemin devenait de plus en plus étroit. Les troncs semblaient se pencher sur lui, comme pour l'accabler davantage. Les branches dénudées par l'hiver ressemblaient à de grands bras maigres et décharnés, prêts à l'enserrer.

Il continua sa route, sans trop savoir où il allait mais comme poussé par un but encore inconnu. C'était la chose à faire, il le savait. Que le trajet lui semblait pénible et douloureux ! Puis tout à coup, il entendit des bruits de pas.

Une dispute.

Un rire caverneux et moqueur.

Il s'arrêta net. Un frisson le parcourut. Un bourdonnement lui emplit le crâne. Il serra sa tête avec ses deux mains, ferma les yeux et se laissa tomber à genoux en poussant un cri lancinant de douleur. Il s'agrippa à l'arbre.

Un dos large.

Un visage surpris.

Un coup de feu.

Une main qui tremble.

Monsieur Alacazar, paniqué, balaya du regard les environs. Rien. Il ne voyait rien. Mais il le ressentait. La panique le saisit. Il se mit à courir, puis s'évanouit.

En se réveillant, il se retrouva chez lui. Allongé sur son canapé. Avait-il rêvé ? Que s'était-il passé ? Il sentait la sueur et ses bottes étaient pleines de boue. Il avait la tête dans du coton.

Un bruit sourd persistait dans son oreille droite. Il se dirigea vers la cuisine et, étalé par terre, face au sol, dans une mare de sang, gisait un homme trapu. Monsieur Alacazar tressaillit.

Il s'approcha très lentement du corps pour voir s'il respirait. Pas un son, pas un souffle. Il le retourna. Quand il découvrit ce visage bien trop familier, sa gorge se serra, l'horreur le saisit puis il se mit à régurgiter tripes et boyaux. Il resta là, à quatre pattes dans son vomi, les yeux fermés.

« Baltazar va te démolir. »

L'homme avait un trou sanglant sur le front, comme si on lui avait tiré une balle dans la tête. Ces yeux bleus perçants, cette barbe rousse. Pas de doute, il s'agissait bien de lui.

Balayant la pièce du regard, il aperçut une traînée de sang. Il la suivit jusqu'à la porte d'entrée. C'était comme si on avait trimballé le corps dans sa maison. Il ouvrit la porte et descendit les escaliers. La trace continuait jusqu'au milieu des marches puis s'arrêtait net. En revenant dans sa cuisine, le corps avait disparu.

## Chapitre 2

Il était grand et bien proportionné. Il avait de belles dents bien alignées. Ses cheveux étaient touffus et tous bien présents sur son crâne. Rien ne manquait à l'appel. Igor était parfait !

Il avait des bras forts et des jambes longues. Un ventre plat. Et des épaules carrées. Des yeux bleus perçants et un nez retroussé. Un front large et des sourcils foncés. Tout était bien à sa place et vraiment rien ne manquait à l'appel. Rien, pas même une couille !

Il avait une maison et un travail. Un jardin, un garage et une tondeuse nouvelle génération. Une vie équilibrée. Des activités sportives le lundi, mardi et jeudi, de 19h30 à 20h30. Et il était bien entouré, Igor. Famille, amis, épouse, rien ni personne ne manquait à l'appel. Rien ... Sauf ...

6h55. Le réveil sonna. Il se leva, s'étira et se dirigea vers la cuisine. Sa femme finissait de préparer le petit-déjeuner. Il l'embrassa sur la joue puis s'assit.

« Bien dormi ? »

« Oui, comme un loir. »

Il engloutit son repas : des oeufs, une tranche de jambon et un verre de jus d'orange. Pour les vitamines. Puis il se leva.

« À ce soir. »

Et il sortit. À 8h pétantes, il se trouvait à l'usine, posté devant l'entrée pour saluer les employés venus prendre la relève. Avec le sourire. C'est le plus important. Histoire d'essayer d'égayer un peu leur quotidien morose. Puis il monta dans son bureau, se posta devant la baie vitrée et se mit à regarder le va-et-vient des ouvriers.

Il adorait ce moment. Observer ce ballet d'automates écervelés reproduire chaque jour les mêmes gestes sans se poser de questions. Quelle satisfaction



d'être là-haut et plus en bas dans la fosse, le dos courbé sur une machine, les yeux croisés à force de fixer les pièces, et les crampes ! Il s'assit à son bureau, satisfait, et se mit au travail.

La matinée s'était déroulée sans encombre. Jusqu'à ce qu'il aperçoive de l'agitation dans la salle des ouvriers. Le bruit des machines couvrait les éclats de voix. Igor saisit son téléphone :

« Jo, bon sang, mais qu'est-ce qu'il se passe là en bas ? »

« C'est encore ce foutu Alacazar, Monsieur. Il refuse d'exécuter les ordres. »

« Faites-le monter. »

Quelques minutes plus tard, il entendit frapper. Il ouvrit la porte et vit son ouvrier recourbé sur lui-même, la mine renfrognée.

« Ah, entrez, entrez, je vous en prie. Asseyez-vous ! Comment allez-vous ? »

« Bien, répondit-il par automatisme. »

« Alors, dites-moi, que se passe-t-il ? »

Igor lui avait fait son plus beau sourire, histoire de le mettre en confiance.

## Chapitre 3

Après sa discussion avec le patron, il s'était senti à la fois apaisé et perturbé. C'est vrai qu'il avait un ton rassurant ! Mais quelque chose l'avait transpercé. Quelque chose l'avait touché comme jamais auparavant. Le boss voulait savoir ce qui n'allait pas depuis quelques semaines. Il avait un ton calme et plein de sincérité. Il s'inquiétait pour ses employés, qu'il disait. Aucune menace. Aucun reproche. Alors Alacazar lui avait tout déballé, avec ses mots à lui. Il ne se l'expliquait pas. C'était plus fort que lui : quelque chose le poussait à ne pas exécuter les ordres. Rien de bon ne pouvait en ressortir. Il s'était confondu en excuses. Après tout, il était bon avec lui, le patron. Il avait vraiment l'air sincère.

Alors, même s'il semblait ennuyé, il l'avait changé de poste. Il lui a serré la main, lui a souri et l'a congédié. Comme ça. Malgré ses explications sans queue ni tête. Il n'avait pourtant rien d'un employé exceptionnel à qui on peut passer des petits caprices de diva parce qu'on a absolument besoin de le garder.

Mais ce changement a contrarié l'équipe. Tout le monde a commencé à regarder Alacazar de travers. Il s'est assis à son poste, a activé la machine et s'est mis au travail. Il n'en avait rien à foutre de ce que pouvait bien penser cette bande d'ignares. Qu'ils aillent au diable. Maintenant qu'il n'était plus sur le Projet, il se sentait moins oppressé.

Il l'avait senti le jour où le patron avait annoncé son programme à l'ensemble du personnel. Mais, étrangement, plus celui-ci jubilait, plus son mal-être grandissait. Une noirceur s'installait en lui qu'il ne savait expliquer. Et il n'était pas le seul à l'avoir remarquée. Ses collègues aussi l'avaient ressentie. Ils l'évitaient. Ils le craignaient. Quand il entrait dans l'usine, il les voyait bien chuchoter. Un regard dans leur direction et les commérages cessaient.

Plus les jours passaient et plus il s'isolait. Il n'avait jamais été du genre